

La Margeride :
une Manufacture Royale de verre
au xviii^e siècle

Histoire d'une implantation

Lionel TEISSÈDRE

La Margeride : une Manufacture Royale de verre au XVIII^e siècle

Histoire d'une implantation

Géographie

La Margeride, dans son acceptation actuelle, correspond à un ensemble naturel de montagnes et de plateaux situé au sud est du Massif Central, aux confins de l'Auvergne et du Gévaudan.

Ce territoire s'étend sur trois départements : le Cantal, la Haute-Loire et la Lozère. La Margeride est bordée à l'est par le cours supérieur de l'Allier et traversée à l'Ouest par la vallée de la Truyère, affluent du Lot.

C'est une véritable épine dorsale d'orientation Nord Ouest/Sud Est qui s'étire des Limagnes de Brioude au Nord vers les Causses et la vallée du Lot plus au sud.

Sur le détail de la carte de Casini éditée entre 1779 et 1785 : on distingue l'indication verrerie et le bois de la Margeride.

En rupture avec la Planèze de Saint-Flour toute proche, c'est une zone de moyenne montagne dont les sommets avoisinent ou dépassent les 1500 m d'altitude : le Mont-Mouchet (haut lieu de la Résistance) 1465 m, le Montchauvet 1486 m, le signal de Randon 1551 m.

Géologie

C'est la géologie plus que la géographie, qui confère à la Margeride son unité territoriale.

Comme l'ensemble du Massif Central, cette région fait partie de la chaîne hercynienne née à la fin de l'ère primaire

Le vieux massif érodé sera profondément bouleversé à l'ère tertiaire lors de la surrection des massifs alpins et pyrénéens.

Peu affecté par les phénomènes volcaniques, la Margeride a conservé intacte son socle primitif constitué d'une seule roche : le granit.

Celui ci s'est désagrégé en arène ou sable, ailleurs l'érosion a laissé à nu des chicots rocheux constitués d'amas de boules granitiques : les trucs, caractéristiques des plus hauts sommets de la région.

Pour imaginer de façon plus simpliste, la Margeride est semblable à une île de granit dans une mer de basalte.

Etymologie

Dès le XIII^e siècle on retrouve les termes de Margarida, de Margerida en 1463, et déjà Margeride dans sa forme actuelle en 1559. Avant que ce toponyme ne soit généralisé à la totalité de ce territoire, il était au départ un lieu-dit de la commune de Védrines Saint-Loup.

L'extension géographique de cette dénomination s'appliqua à l'ensemble du massif par tradition mais aussi vraisemblablement par la similitude des paysages et des reliefs que l'on rencontre jusqu'en Gévaudan.

Plusieurs explications possibles, nous n'en retiendront que deux :

Ce toponyme peut trouver une explication latine : margarida, la perle. Il est avéré que dans certains ruisseaux de la région quelques moules d'eau douce unio ont livré quelques petites nacres d'un orient très rustique. Le mollusque très peu répandu ainsi que sa modeste production n'ont probablement pas généralisé ce nom à une si vaste étendue.

En revanche, une hypothèse plus rationnelle dans l'analyse étymologique reconnaît une origine celtique : c'est l'adjonction probable de *mawr* en gallois (grand) et de l'appellation pré-celtique du chêne (*garric*) qui formerait Mar-Garric et plus tard mar-geride. Cette interprétation toponymique est très vraisemblable car le manteau forestier originel se compose alors de grandes chênaies primitives aujourd'hui disparues.

Ce sont à présent des essences de lumières du sapin principalement qui recouvrent la presque totalité du massif.

Les premiers ateliers verriers

La croupe montagneuse et froide de la Margeride était peu propice à l'implantation humaine. Quelques traces au néolithique et bien plus tard les Gaulois et les Gallo-romains ont installés leurs *villae* dans cette région inhospitalière.

Une voie romaine traversait la Margeride certains vestiges et toponymes le confirment. L'évolution et la mutation consonantique des mots latins *vitrum* et *vitrina* seraient à l'origine des toponymes actuels de Védrette et Védrières, commune sur laquelle se trouve le lieu-dit la Margeride.

C'est en 1491 qu'il est fait mention pour la première fois de gentilshommes verriers sur ce secteur ; Louis et Bertrand de Margeride sont témoins pour noble Jean Raynal lui aussi gentilhomme verrier à Thiézac dans le Cantal. Au début du XVI^e siècle ce sont les familles Brun, Raynaud, Babins, originaires du Dauphiné qui sont actives dans cette zone.

Au XVIII^e siècle comme dans la plupart des régions françaises, l'Auvergne produisait de la gobeletterie utilitaire en modestes quantités. Mais contrairement à des régions comme la Lorraine dont l'éclat de l'industrie du verre et le savoir faire ont rejaili sur les provinces de la France entière, l'Auvergne ne justifia jamais d'un tel renom.

Il fallut attendre la création de la Manufacture Royale de la Margeride pour voir des verreries de qualité s'exporter en quantité hors de cette province d'Auvergne.

La famille de La Tour d'Auvergne d'Apchier et la seigneurie de la Margeride

Il existait un ancien château médiéval ayant appartenu aux seigneurs de ce nom dès 1130.

En 1598, Delphine de Tailhac l'apporta en dot à Jacques d'Apchier ; leurs descendants le transmirent ensuite aux La Tour d'Auvergne.

En 1710, Jean Maurice de la Tour d'Auvergne devint légataire de ce vaste territoire.

Plus tard c'est son fils Nicolas-François-Julie, seul héritier suite au décès de ses deux frères, qui devient le seul propriétaire de ces immenses forêts de sapins.

Nicolas-François Julie de La Tour d'Auvergne d'Apchier

Apparenté au duc de Bouillon qui en fit son légataire universel, le puissant marquis de la Margeride se distingua au cours des campagnes de Louis XV. En 1761, il devint maréchal de camp, en 1778 lieutenant général des armées navales. Vivant fastueusement à Versailles ou à Paris en son hôtel de Bouillon quai des Ursulines, il n'en est pas moins criblé de dettes ; la vente de grandes quantités de bois va lui permettre d'éteindre les plus criantes. Il s'adresse à un financier de surcroît son créancier : Michel Simon. Plusieurs contrats vont se succéder : le premier fait état de la vente de 100 000 pieds d'arbres pour la somme d'un million de livres en mars 1762. Une compagnie composée de personnages puissants décida avec un bail de 36 ans d'exploiter la forêt intensément. Parmi ceux-ci M. Péan de Saint-Gilles, entrepreneur général des fournitures de la marine du roi, Claude Leduc conseiller du roi, Etienne Henri Goyant de Vic receveur général des finances de Bretagne, etc. Sur ce premier contrat, il est convenu que les entrepreneurs pourront construire des moulins à scie, qu'ils pourront établir et construire en tels endroits de la forêt qu'ils jugeront à propos, la quantité de fourneau, fours à charbon, à verreries et tout autres fourneaux. Le contrat est enregistré au Parlement de Paris le 29 octobre 1768.

Première période d'exploitation : 1769-1773

C'est seulement 7 ans après le premier contrat que la compagnie considérablement remodelée décida de créer une verrerie afin d'accroître et de rentabiliser au mieux les ressources de la forêt ; jusque là elle abattait les arbres et les débitait en planches qu'elle expédiait par voie fluviale. Brioude en Haute Loire, port sur l'Allier, permettait l'acheminement des marchandises manufacturées hors de la province d'Auvergne. Les sapinières à fond plat rejoignaient la Loire et se dirigeaient vers Nantes ou Paris. Il en sera de même plus tard pour les produits verriers, en 1770 la compagnie installe à Brioude un comptoir pour les expéditions.

L'interdit du Conseil d'Etat du 9 août 1723, défendait à tout seigneur et à tout particulier d'établir des forges et des verreries, de n'y souffrir aucun four et fourneau façon de cendres sinon en vertu de lettres patentes. Varenne de Béost, personnage très influent de la nouvelle compagnie, adresse une supplique pleine de sollicitude et dresse un bilan déplorable de la situation économique : *les hommes de ces contrées languissent dans la plus grande misère du monde, la circulation de l'argent [y est] nulle, que des établissements solides et considérables peuvent seuls mettre promptement cette partie précieuse des sujets du Roi dans un état d'aisance.*

En conséquence, le suppliant requiert auprès du Roi la permission d'établir au lieu de la Margeride, en Auvergne, une verrerie de six fourneaux, pour y fabriquer, vendre et débiter des verres de table, façon Bohême, des verres à vitres communs, des bouteilles façon d'Angleterre, des verres gobelets et assortiment de toutes sortes en verre blanc et commun, etc. La supplique de la compagnie fut satisfaite par arrêt du Conseil d'Etat, le 28 novembre 1769. Dès l'été de cette même année, les associés placèrent à la tête de l'entreprise Paul Bosc d'Antic, ancien directeur scientifique de la Manufacture Royale des glaces de Saint-Gobain.

Paul Bosc d'Antic

Naît le 6 juillet 1726 à Pierre Segade dans le Tarn d'une famille de médecin, carrière qu'il décida d'entreprendre à Montpellier, mais il ne fut jamais admis aux grades universitaires en raison de son appartenance au protestantisme. Il voyage beaucoup, en 1749 il fonde la loge maçonnique de l'Etoile à Nîmes, en 1751 il est consacré pasteur et obtient parallèlement son diplôme de médecin en Hollande sous le nom de Dantick. Se détournant peu à peu de sa charge pastorale, de retour à Paris et curieux de tout, il assiste aux séances de l'Académie des sciences, où il se fait remarquer par Réaumur, auteur du procédé de dévitrification du verre, dit porcelaine de Réaumur. Par ses relations dans le milieu protestant et les recommandations de son professeur il entre en 1756 à la Manufacture Royale des glaces de Saint Gobain. Il y restera 2 ans, jusqu'en 1758, très apprécié dans un premier temps, des dissensions intervinrent avec le directeur Deslandes qui l'accusa de ne point connaître la nature du verre et le sel alcali avec lequel on le fait. En 1762 après de longs et coûteux procès il quitte Saint Gobain, et fonde une verrerie à Servin dans le Doubs qui n'eut pas plus de réussite que de longévité. Malgré ses revers successifs, Bosc d'Antic jouissait d'une réputation d'homme compétent, ses différents mémoires lui ayant permis d'accréditer sa notoriété dans le monde pré-industriel et capitaliste de l'époque. Pur produit du siècle des Lumières, savant touche à tout, il fut très inspiré par l'Encyclopédie. Après son passage à la Margeride il termina sa carrière avec une mission en Angleterre que lui confia le gouvernement. En 1780, il réunit ses mémoires sous le titre : *Cœuvre de M Bosc d'Antic*. Pratiquement ruiné, il mourut à Paris le 12 juin 1784.

C'est donc en 1769, investi des pleins pouvoirs, qu'il arrive à la Margeride à la demande des associés. Il avait en charge l'administration générale, la gestion du personnel et des installations. Il était assisté d'un caissier de l'exploitation : le notaire Bouchet de Védrines. Il ordonna la construction de nombreux bâtiments (dont nous verrons les détails plus loin).

Un rapport de l'intendant d'Auvergne daté du 8 octobre 1771 signale : *cet établissement commence à donner des espérances, on y fait des dépenses considérables*. Cependant dès le mois de novembre 1769 des difficultés étaient déjà apparues : les entrepreneurs et les charpentiers n'avaient pas été payés, plus tard l'expert féodiste chargé d'inventorier les terriers se plaint lui aussi. La Tour d'Auvergne inquiet de la tournure des événements réclame par l'intermédiaire de son intendant la somme de 15000 livres. Bosc d'Antic, quant à lui, se disperse dans des recherches diverses et variées et se plait à dissertar dans les académies des sciences. Il se détournait finalement de la mission pour laquelle il avait été mandaté et alla même jusqu'à imaginer un projet de création d'école de chimie à la Margeride. L'isolement des lieux, le dur climat et le probable manque de candidats semblent s'être catégoriquement opposés à l'installation de l'école.

Tous ces faits accumulés, ajoutés à une gestion peu rigoureuse et des difficultés dans l'écoulement des produits précipitèrent la faillite du bel établissement. Bosc d'Antic dépité, écrira plus tard : *cette malheureuse affaire m'a épuisé pendant que d'autres s'en sont enrichis*. Il quitta la Margeride au cours de l'année 1773.

Deuxième période d'exploitation : 1776-1792

Une adjudication rendue à la barre du palais de Paris le 4 septembre 1776 permit à Jean-Baptiste Buffault, receveur général des domaines, de poursuivre et de donner une nouvelle impulsion à la manufacture : une nouvelle compagnie se forma. A leur arrivée, les nouveaux entrepreneurs bénéficièrent des installations préexistantes : des bâtiments avaient été construits à grand frais et avec luxe. Toujours confrontés aux mêmes soucis d'isolement les actionnaires s'adresseront à maintes reprises à l'intendant d'Auvergne en suppliant qu'il serait intéressant pour le succès de leur entreprise d'avoir un chemin pratiqué jusqu'à Brioude et un autre jusqu'à Saint-Flour. Son prédécesseur l'intendant Monthyon alla jusqu'à dire que l'Auvergne était un cul de sac. La manufacture produisait annuellement à cette époque quatre vingt dix à cent mille livres de verres ordinaires. La Tour d'Auvergne étant décédé en 1790, les fils de Buffault désormais seuls à la tête de l'entreprise se prétendront propriétaires des terres mais seront déboutés de leur demande. Ce sont les troubles révolutionnaires qui mettront un terme définitif à la bonne marche de la verrerie : celle ci fut en effet réquisitionnée pour la fabrication du salpêtre destiné à alimenter les canons de la République. Roche, nouveau régisseur de la verrerie, se lamente de voir son atelier demeurer en sommeil et se plaint d'un abominable vandalisme qui ruina son bel établissement : il fallut renvoyer les ouvriers. Le 3 avril 1795, un arrêté avait décrété *l'exploitation des frères Buffault demeure provisoirement suspendue...* En 1804 la Margeride devient bien national au terme des 36 années de bail.

Malgré leur requête en 1806 ils ne purent relancer la manufacture ruinée par les orages révolutionnaires.

En 1815 la Restauration instaura la restitution des biens aux émigrés dont La Tour d'Auvergne faisait partie.

La fermeture de la manufacture royale de la Margeride ne mit pas un terme définitif à l'activité du verre : deux autres verreries s'y succédèrent dans le premier tiers du XIX^e siècle mais cette fois-ci en Haute-Loire ; les fours s'éteignirent pour toujours à Chamblard sur la commune de La Besseyre Sainte Marie en 1834 avec Jean Baptiste Roche l'ancien régisseur de la Margeride.

Les matériaux, les installations, le personnel

La silice

Sous forme de quartz était extraite d'une carrière située non loin de la verrerie dite le clapier de rô (le tas de pierre). Il était pilé et concassé dans un moulin équipé de six pilons : ce petit moulin avait une dimension de 10 m sur 13 m. On utilisait aussi probablement du sable de l'Allier, les charrettes qui avaient transporté les marchandises à Brioude revenaient avec cette matière première.

La potasse

A la Margeride on employait principalement le sel alcalin de fougère, plante très commune sur le massif ; elle était cueillie de la fin mai à la mi juin et les cendres lessivées. La salinière était groupée avec une forge et le logement du charron construit en maçonnerie et couvert en bardeaux, ce bâtiment mesurait 25 m sur 10 m. En 1789 l'intendant Tolozant signale que les usines consomment 90 à 100 quintaux de salin par an.

Les fours

Les trois halles abritant les différents fours confirment que la manufacture était de type industriel : la halle servant à couvrir les fourneaux avait une dimension d'environ 40 m sur 20 m les côtés fermés en croûte de pins en couverture en bardeaux. A celle-ci s'ajoutait une deuxième halle de même dimension mais avec des parties en maçonnerie. Une troisième halle de taille plus modeste, peut-être le four de recuisson, avait une dimension de 20 m sur 16 m.

Les creusets

Les pots en terre réfractaire étaient fabriqués sur place par plusieurs potiers. Bosc d'Antic vanta les mérites des argiles blanches d'Auvergne. Il en avait trouvé à plusieurs endroits non loin, à quelques kilomètres de la verrerie. Cette terre était broyée dans un moulin muni de cinq pilons. Cet édifice avait une dimension de 7 m sur 6 m.

Le Bois

Pour l'intendant Chazerat, la seule façon d'exploiter les bois de la Margeride était de les brûler sur place à cause de l'éloignement des lieux. Le combustible était séché dans une halle construite en maçonnerie et couverte en bardeaux de 16 m sur 20 m.

La forêt subissait de tels outrages dus aux années d'exploitation intensive que l'intendant s'en inquiéta : le bois devient si rare en Auvergne que la disette est à craindre.

Un temps on envisagea d'alimenter les fours avec moitié bois moitié charbon de terre sur le conseil de l'intendant d'Auvergne.

Les bâtiments d'habitation

Le logement des directeurs

C'est l'ancien château de 32 m sur 14 m avec cuisine au rez-de-chaussée qui faisait office de logement. Dans la chapelle le régisseur Roche aménagea une cuisine et un salon au rez-de-chaussée ainsi qu'une chambre et un grenier à l'étage.

Le logement des ouvriers

La main d'œuvre atteignait environ 150 à 200 personnes ; la population globale demeurant sur place était nettement supérieure car les ouvriers y vivaient de façon autarcique.

Un vrai village s'était organisé autour de la manufacture et tous les corps de métiers se rencontraient sur place : cordonnier, chapelier, sabotier, boulanger, maître d'école, boucher, tailleur d'habits, etc.

L'ensemble du personnel logeait sur place dans des bâtiments construits à cet effet : l'un d'eux composé de cinq cuisines avec leur chambre au rez-de-chaussée avait une dimension de 40 m sur 8 m.

Un deuxième, divisé en treize logements composés chacun d'une cuisine, d'une chambre, et d'un four à pain. De dimensions exceptionnelles, il mesurait 81 m sur 8 m et on pouvait apercevoir 11 souches de cheminée sur la toiture.

Un troisième bâtiment de 50 m sur 7 m formait six habitations. Une auberge de 21 m sur 9 m et enfin un ancien corps de garde servait de logement au graveur sur verre.

Les ouvriers d'origine locale occupaient des fonctions subalternes : journaliers, manœuvres. La maîtrise technique que possédaient les ouvriers du nord est de la France et d'Allemagne rendait leur présence indispensable dans une manufacture qui se voulait performante.

Rien d'étonnant à ce que l'on rencontre les patronymes Volf, Strenger, Schmidt, Raspiller... appartenant à de véritables dynasties de verriers. Ces familles étaient originaires des Vosges septentrionales, du versant germanophone des Vosges et de la Lorraine francophone.

Le site

Plan restitué d'après le cadastre de 1939.

A environ 2 km au sud du bourg de Védrines Saint-Loup, fut implantée une scierie dans un premier temps et plus tard une verrerie. Le choix fut dicté à la compagnie par la présence de matières premières nécessaires à la fabrication du verre, mais aussi par la présence de plusieurs ruisseaux fournissant la force motrice indispensable au fonctionnement de plusieurs moulins à scie.

On peut voir sur ce cadastre un peu tardif plusieurs bâtiments en maçonnerie qui existaient à l'époque de la verrerie, ils formaient à l'époque une vaste cour dont l'existence facilitait la circulation des matériaux.

Les constructions en bois (halles) sont déjà détruites. On distingue les moulins à scie et les réserves d'eau servant à les alimenter.

Les parcelles 30, 37 et 9 devaient abriter les fourneaux et un auvent sur la 39. Sur la parcelle 37 le bâtiment est déjà ruiné en 1839.

Sur les parcelles 27 et 31 les petits édifices abritaient probablement l'atelier du graveur de la salinière.

Les parcelles 26 et 36 accueillait les logements des ouvriers.

Sur les parcelles 22 se dressait le château réservé à l'administration et au directeur. On aperçoit le fossé partiellement conservé.

Voici aujourd'hui ce qu'il reste de la manufacture :

Vue générale de la cour depuis le nord : à droite, le bâtiment des exploitants et élevé à l'emplacement présumé d'une grande halle de la verrerie. Perpendiculairement, au fond, une deuxième halle fermait la cour.

Extrémité nord de la façade : cette partie date du XVIII^e siècle ; les ouvertures résultent de modifications opérées au XIX^e siècle.

Mur oriental de l'un des logements présumés des ouvriers (on devine une interruption de l'enduit, cette modification est visible aussi à l'intérieur où des éléments de charpente du XVIII^e siècle sont intégrés dans la maçonnerie) on en conclut que le mur a été surélevé.

Quelques indications sur le climat

A plus de 1100 m d'altitude le climat de cette zone de moyenne montagne était très rigoureux ; il l'est encore et il n'est pas rare que nous battions des records de température en dessous de 0 !

Les documents d'archives donnent quelques indications et nous apprennent que la neige arrivait dès le mois d'octobre et pouvait rester jusqu'au mois de mai.

Les températures avoisinaient les - 20 à - 30 et certaines fois les - 40.

Dans ces conditions, on comprend que l'activité de la scierie et de la verrerie se trouvait complètement paralysée pendant au moins 6 mois de l'année.

Il fallait stocker et scier le bois durant les beaux jours soit pour le transformer en planches soit pour les besoins de la verrerie.

Les ruisseaux et les étangs artificiels qui alimentaient les moulins à scie et les moulins à piler le quartz et la terre se trouvaient gelés.

Toute l'activité de la Margeride était alors freinée, seuls les verriers s'affairaient autour de leur fours.

Conclusion

La première période d'exploitation (1769-1773) fut sans nul doute la plus intéressante et la plus innovante sur le plan technique avec la venue de Bosc d'Antic.

Elle s'inscrit dans un contexte pré industriel dont le souci premier est de valoriser un capital de bois par l'installation d'une usine.

A l'absence d'un système bancaire et d'un bon réseau de communication s'est ajouté le comportement de son directeur qui mena l'entreprise rapidement à la faillite.

Durant la deuxième période (1776-1792) la verrerie bénéficiant des infrastructures préexistantes connut une ère de relative prospérité. Pourtant à son apogée en 1789, la manufacture ne survécut que quelques années à la Révolution.

Ainsi avec un total de 5600 m² de surface couverte, avec environ 200 ouvriers, la Margeride aurait pu prétendre à une réussite plus affirmée.

Cette manufacture avait néanmoins développé précocement dans une région reculée, froide et inhospitalière de la Haute-Auvergne un prototype d'établissement de la pré-révolution industrielle.

La population ouvrière, autarcique et laborieuse formait un groupe cohérent évoluant vers une organisation de travail jusque là inexistante.

Cette initiative avait finalement permis un élan industriel inédit mais ponctuel.

La Margeride,
une Manufacture Royale de verre
au xviii^e siècle

Typologie d'une production

Benoît Henri PAPOUNAUD

La Margeride, une Manufacture Royale de verre au XVIII^e siècle

Typologie d'une production

Comme pour tout domaine historique, le chercheur trouve dans les fonds d'archives la matière première essentielle à l'étude de son sujet, celui de l'histoire des manufactures de verre au même titre que les autres. Mais depuis le milieu du XX^e siècle, et l'essor de l'archéologie dite industrielle, les archives ont cessé d'être la source d'information unique pour l'historien. La confrontation des documents historiques avec les résultats de fouilles archéologiques a permis ces dernières années la publication de monographies édifiantes sur tel ou tel centre de production (modeste atelier forestier ou manufacture d'envergure).

Aussi, notre recherche sur la manufacture royale de verre de la Margeride ne se distinguerait-elle en rien des autres travaux si elle n'incluait une étude typologique de la production.

Force est de reconnaître qu'en l'absence de catalogue de production, de signature ou de preuves archéologiques parlantes, l'attribution de verreries à une manufacture est très délicate. La manufacture royale de la Margeride ne déroge pas à cette règle.

Notre étude s'est appuyée sur un recensement aussi exhaustif que possible des verreries de la seconde moitié du XVIII^e siècle conservées dans la région d'activité de la manufacture, tant parmi les collections publiques que parmi les collections particulières auxquelles nous avons pu avoir accès.

Dès le milieu du XIX^e siècle quelques érudits locaux commencèrent à s'intéresser à la production de verre dans le massif de la Margeride et collectèrent des verreries datant essentiellement des XVII^e et XVIII^e siècles, les attribuant invariablement aux ateliers de la Margeride. Les premières collections qui nous sont connues sont celles de Guillaume Fabre (1823-1895), dessinateur et maître verrier installé à Royat (Puy-de-Dôme) où il ouvrit un musée de curiosité et d'archéologie, et de Paul Le Blanc grand érudit de l'Auvergne et du Velay.

Parallèlement, des collections publiques sont constituées, notamment au musée Crozatier du Puy-en-Velay et le conseil municipal de Saint-Flour, en 1872, se prononce à la majorité pour refuser la vente d'un *vieux lustre en verre déposé aux archives de la mairie et provenant de l'ancienne verrerie de la Margeride préférant conserver comme souvenir de l'industrie locale, [ce] vieux lustre détérioré et en partie brisé.*

Toutes ces pièces de verre sont alors attribuées à la Margeride, dans l'acceptation large du terme, ou plus ponctuellement à une verrerie précise : *fabrique de la Margeride, fabrique de Chamblard*. Mais un rapide examen permet de déceler parmi ces collections des œuvres antérieures à notre étude (XVII^e siècle) ou issues de centres de productions extérieurs à l'Auvergne (nivernais par exemple).

Après une sélection raisonnée des verreries conservées dans la région, un corpus cohérent de pièces s'est très rapidement fait jour :

- le matériau est incolore (à l'exception des bouteilles et dérivés), d'une grande pureté et ne présente ni bulle d'air, ni résidus ;
- le verre est travaillé à la *façon de Venise* avec des techniques de décor limitées : décor obtenu par soufflage de la pièce dans un moule (côtes) ; décor rapporté

de verre coloré, en bleu sombre uniquement ; décor à la pince ; décor rapporté par pastillage ; décor torsiné et décor de filigranes à torsades d'air ; décor gravé à la roue ;

- motifs décoratifs : filets de couleur bleu ; décor rapporté de fleurs travaillées à la pince, parfois agrémentées de verre bleu ; décor de pastilles, parfois en verre bleu ; rare décor de mascarons moulés ; décor végétal gravé ;
- toutes les pièces recensées – ou presque – présentent de façon systématique les symptômes d'une dévitrification conférant au matériau une coloration rose lilas.

La très grande majorité de ces pièces a une provenance locale attestée car acquise sur place ou transmise de longue date à l'intérieur de mêmes familles. L'une des gourdes annulaires par exemple est conservée par la descendance d'un ouvrier de la manufacture royale, ce qui laisse peu de doutes sur son origine.

De plus, le concours du *Centre de recherche et de restauration des musées de France*, en la personne d'Isabelle Biron, a permis l'analyse chimique de tessons collectés sur le site de fabrication et de prélèvements opérés sur des objets que nous avons attribués à la manufacture ; la comparaison des résultats aboutissant à une parfaite concordance.

Enfin, l'étude morphologique des pièces a permis d'identifier une production sérielle parfaitement cohérente avec la structure semi-industrielle que revêtait la manufacture royale. Ce caractère stéréotypé est parfaitement illustré par les gobelets *tulipe* (forme visiblement particulière à cette manufacture) dont une dizaine d'exemplaires sont recensés.

L'analyse technique et morphologique des objets a également permis d'affiner leur datation, ainsi, deux grandes catégories chronologiques peuvent être nettement distinguées :

- la première regroupe les objets qui ont été réalisés dans un matériau d'une grande finesse (à l'exception des gourdes et des bénitiers), ils reproduisent des formes élégantes couramment rencontrées dans la production française de la seconde moitié du XVIII^e siècle empreinte des lignes chantournées du style Louis XV : comptoirs, verres de table et verres à liqueur, huiliers, gourdes et bénitiers ;
- la seconde réunit des pièces en verre épais, aux formes parfois inhabituelles, qui sont datables de la période révolutionnaire (vers 1789-1792) : gobelets, certains verres à liqueurs, calices, confituriers, pichets ; les lignes épurées de certains ne sont pas sans rappeler l'influence qu'exerçait alors l'Antiquité dans les arts décoratifs français.

Objets religieux

La vaisselle liturgique

Les calices et les patènes : l'emploi du verre pour la fabrication des vases sacrés est rare, compte tenu de l'interdit promulgué en 803. Néanmoins, l'existence de quelques calices ainsi que leur mention dans des inventaires attestent d'une transgression ponctuelle à cette règle. C'est la Révolution, dont les saisies vidèrent les églises d'une partie du précieux métal qui les composait ordinairement, qui justifia à la fin du XVIII^e siècle l'emploi d'un matériau en d'autres temps prohibé. L'un des calices recensés appartient à la première période de production de la

manufacture (vers 1770-1785), sa réalisation est très soignée, la forme est élégante, la tige est soufflée et ornée de spirales d'air.

Les autres, réalisés en verre épais, possèdent des lignes lourdes et inélégantes, et sont caractéristiques de la période révolutionnaire durant laquelle les prêtres réfractaires qui souhaitaient célébrer les offices devaient avoir recours à ce type de vase. Les patènes, indissociables des calices, se présentent sous une forme comparable à celle de soucoupes avec une aile légèrement marquée.

Les burettes : contrairement aux calices, les petites burettes en verre étaient tout à fait admises pour la célébration des offices, c'est encore le cas aujourd'hui. Certaines datent des années 1775-1780, d'autres, ourlées de bleu à la lèvre, sont un peu plus tardives.

Les bénitiers domestiques

Les bénitiers à montant central : catégorie la mieux représentée dans la production de la manufacture royale, ce type de bénitier possède une cuve semi-circulaire à l'arrière de laquelle est rapportée une plaque dont le décor s'organise autour d'un montant central (parfois double). Systématiquement couronné par une croix réalisée à la pince plate, le montant est encadré par un réseau de verre étiré dont la largeur s'accroît jusqu'à la base.

Les bénitiers à plaque cordiforme : ce sont sans conteste les bénitiers les plus spectaculaires issus des ateliers de la manufacture royale. Un boudin de verre (parfois torsiné) est disposé au bas de la plaque, il est complété par une fleur dont les pétales sont réalisées à la pince (empreinte quadrillée). Peu à peu le motif de cœur évolue vers une forme plus complexe : celle d'une mandorle enfermant un motif en 8. Ces pièces sont de très grande qualité.

Les bénitiers à double accolade : troisième type majeur dans la production de la manufacture, ces bénitiers se distinguent par la forme de leur plaque composée par deux accolades affrontées qui se rejoignent à leur sommet afin de former une croix. Des pastilles pincées et des petits rubans crantés servent au décor. Il est également à remarquer la forme diversifiée des cuves.

Récipients pour le service et la consommation des boissons

Gourdes et pichets

Les gourdes : elles sont toutes de forme annulaire et reposent ou non sur une base. Ces objets sont largement décorés de rubans travaillés à la pince, de pastilles, de filets et plus rarement de mascarons ou de motifs gravés à la roue.

Les pichets : la fabrication de verre pour les bouteilles occupant une grande part dans la production de la manufacture royale, le matériau de couleur brun-vert fut également utilisé pour la mise en œuvre de pichets pansus aux lignes antiquisantes simplement ornés de filets en spirales le long du col.

Verres et gobelets

Les verres de table : la manufacture fabriquait de nombreux modèles de verres de table dont les trois principaux sont

- le verre *bourguignon* caractérisé par une coupe conique à fond plat et possédant un important nœud à mi-hauteur de la tige,
- un modèle classique dont la coupe légèrement évasée en calice (parfois alvéolée) est portée par une tige fuselée et renflée à sa partie supérieure,

– le verre cornet, fabriqué durant la seconde période d'activité, qui a la particularité de ne posséder aucune rupture entre la coupe et la tige ; il permet également l'introduction de nouvelles techniques comme les torsades d'air à l'intérieur de la tige (technique importée d'Angleterre à partir de 1780).

Les verres à liqueur : une très forte majorité des verres à liqueur recensés reproduit l'une des trois grandes catégories des verres de table ; néanmoins la période révolutionnaire a occasionné la création de modèles originaux avec coupes ovoïdes ou cylindriques.

Les goûte-vin (ou taste-vin, tassou...) : imités des modèles d'orfèvrerie, ils possèdent une petite coupe circulaire, une anse avec appui-pouce assurant une parfaite préhension et deux serpents de part et d'autre de la lèvre ; ils datent de la première période (1770-1785)

Les gobelets et dérivés : plus tardif (époque révolutionnaire) ils sont eux aussi imités d'une pièce d'orfèvrerie appelée timbale tulipe ; le modèle de base est exécuté en verre incolore, pour le rendre plus élégant on lui adjoint un filet de verre bleu sur la lèvre et exceptionnellement une tresse à deux brins ; pour assurer une meilleure préhension on ajoute au prototype une poignée latérale, puis, en supprimant le piédouche on obtient une tasse (tasse dite trembleuse car placée à l'intérieur d'une profonde soucoupe qui empêchait de la renverser).

Récipients pour le service et la consommation des aliments

Compotiers et drageoirs

Les compotiers : dans ces récipients étaient servies des préparations de consistance relativement liquide, réalisées à base de fruits, de fleurs, d'herbes ou de racines (compotes, marmelades...). Le compotier se compose d'une coupe circulaire et d'un couvercle, le tout étant disposé au centre d'un plateau. On servait la préparation à l'aide d'une cuillère également en verre. Ces pièces appartiennent à la première période : le verre est fin, les formes chantournées et les motifs de côtes (obtenus par soufflage dans un moule) évoquent le style Louis XV.

Les drageoirs : datant de la période révolutionnaire, ils sont exécutés dans un matériau épais et s'inspirent de la forme des vases antiques dont la mode est remise au goût du jour à la fin du XVIII^e siècle (cannelures). Les boutons de préhension sont réalisés en verre bleu. Les drageoirs contenaient des bonbons, dragées et autres fruits confits.

Les accessoires de la table

Les huiliers : l'huilier se compose d'une base constituée de deux godets accolés à l'intérieur desquels viennent se placer les carafons. À l'intersection des godets, une large poignée avec appui-pouce en forme de coquille rocaille est rapportée pour faciliter le déplacement de l'objet. Les modèles les plus précieux possèdent deux petits godets complémentaires destinés, non pas au sel et au poivre comme l'on pourrait être amené à le penser, mais à recevoir les bouchons lors de l'utilisation des flacons. Un modèle tout à fait remarquable, conservé au musée Crozatier, ne possède pas de poignées mais un important montant vertical, décoré de spiraloïdes et couronné par un anneau pour la préhension.

Les salières : il s'agit du modèle bien connu, car également réalisé dans d'autres centres de production, reproduisant la forme d'un chapeau tricorne renversé.

À ces grandes catégories d'objets, qui représentent l'essentiel de la production de la manufacture de la Margeride, s'ajoutent diverses pièces, comme des rafraîchissoirs à verre, des bocaux d'usage domestique ou d'apothicairerie (?), des barils ou encore des perles et des gouttes dont la destination était l'ornementation de lustres comme le montre l'exemplaire du musée Crozatier. L'inventaire de cette production ne serait pas complet si nous omettions de mentionner la part importante que représentent les simples bouteilles (produites en grande quantité) et le verre à vitre.

L'établissement proposait donc un large catalogue de production. Il est à souligner que les années 1770-1785 se caractérisent par des produits sans grande originalité mais de belle qualité technique, commercialisés dans un climat prospère ; alors que la période 1785-1792 est marquée par la nette diminution de la maîtrise des techniques de mise en œuvre du matériau, appauvrissement qui n'a pas empêché la création de modèles parfaitement originaux ou de produits très spécifiques – notamment les calices-patènes – attestant une nette volonté de concurrence commerciale à une époque troublée.



1. Bassin d'huiliers à deux compartiments
2. Verres à jambe
3. Burette
4. Gobelet à piédouche

